

La collection Photo-Graphie propose
une rencontre entre deux artistes,
l'un écrivain à partir
des photographies de l'autre.

Gerard Malanga et Julien Mérieau,
qui inaugurent cette collection,
entretiennent une relation amicale
depuis une quinzaine d'années.

JULIEN MÉRIEAU, ASTONISH ME | ÉTONNEZ-MOI !

Texte original de Gerard Malanga

Traduit de l'américain par Stéphane Bouquet

Photographies et postface de Julien Mérieau

PHOTO-GRAPHIE

WARM

1ter rue André de Lohéac, Laval

warm-ed.fr

Julien Méricau, astonish me !

Original text by (*texte original par*) Gerard Malanga

I have here before me 31 “photographs” by one Julien Mérieau, who grew up in Nantes and still lives there. We met back in 1998 when I was the city’s artist-in-residence.

I put the word *photographs* in quotation marks because his vision over the years that we’ve been friends has transcended the very nature of photography. There has been a subtle shift in what he presents here in his work, and it challenges all visual perceptions: What you see is not necessarily what you really see.

At first, I had no inkling as to which four photographs I would finally select. Ultimately, however, my eyes led me in the way I felt Julien's eyes must have led him, not with tenderness, sentiment or serenity, but with an objectivity in seeing what I believed he saw. And so the "decisive moment" for him is when he clicks the shutter; and for me such moments are where my eyes have taken me in these brief visual journeys, following his footsteps.

I can almost chuckle at what he's done; I could imagine us stopping for a breather at some café along the way and settling in with some fun conversation and good food, good wine. He is never impatient or impetuous in any way. An entire afternoon could float by, and he wouldn't notice.

I have settled on these four: *Mobilier du ciel*, *Fleuve au lit*, *Poitiers* and *Flèches*, because they hide the very magic of what he finally reveals.

Julien gives the viewer freedom to create his own stories of what once existed, to fill in the blanks in what he leaves behind in his meanderings.

And in what he leaves behind, he has achieved the unthinkable: He has created a series – if I may call them that – pictures so magical and mythic in proportion that they suspend the unconscious and the consciousness combined. Let me try to explain.

The last approximately 6 1/2 minutes of Michelangelo Antonioni's *L'Eclisse* remain one of the four or five greatest visual endings in the history of cinema.

About two hours into the film, at a point that we assume will be the end, Monica Vitti's character Vittoria and Alain Delon's character Piero look directly into Antonioni's camera lens and, the way I remember it, ask those unforgettable questions:

Piero – *Domani?*

Dopo domani?

Vittoria – *Dopo dopo domani?*

followed by a barely 2-seconds pause – and you think the movie's over.

Poitiers



Flèches



Julien Méricau, étonnez-moi!

Traduit de l'américain par Stéphane Bouquet

Chacune est un endroit où des amants se sont rencontrés ou ont raté leur rencontre. Derrière eux, ils ont laissé une absence perceptible. Et pourtant, on ne les voit pas. Ce que l'on voit, c'est un grand miroir d'eau sous un pont quelconque. Le sol d'un carrefour couvert de flèches peintes et sans un seul piéton. La campagne enchanteuse autour de Poitiers, si étrange qu'on dirait une illusion. Et tout là-haut, un tout petit coin d'une barre d'immeuble posée comme suspendue dans le ciel nuageux.

Et à travers ce processus d'images arrêtées il a recréé le concept de photogramme; chacune de ses photos conserve les traces de ses voyages et des amours absentes.

Mais Julien ne s'en va jamais les mains vides! Ce n'est pas tant ce qu'elles représentent qui fait vivre ses images, mais la vaste poésie juste sous la surface, pas dans les instants que l'on voit mais dans ceux qui ont jadis existé, des instants évoqués... et ce qui existe maintenant, ce sont ces absences. Ce sont des photographies de l'absence, des échos de l'absence, les ombres vestigielles d'un jour ou d'un lieu disparu.

Jean Cocteau défia une fois un jeune artiste dont il trouvait que le travail était riche de promesses extraordinaires, en lui disant, « Étonnez-moi! » Par là,

il voulait dire « Étonnez-moi plus ! » Et donc je dis maintenant à Julien, Étonnez-moi plus ! Et c'est ce qu'il a fait, encore et encore et encore à nouveau, sur les routes nombreuses de ses promenades incessamment interrompues et recommencées. En ville ou à la campagne, il a emprunté le chemin le moins fréquenté. C'est là où les surprises rôdent... et il le sait.

Le poète américain Robert Frost nota, tel un sage, dans son poème, *The Road Not Taken*, qu'il était arrivé à un point dans sa ballade champêtre où les chemins divergeaient, et après une longue méditation, qu'il avait décidé d'emprunter la route la moins fréquentée.

Julien, mon cher ami, est aussi arrivé en un lieu où les chemins divergent, et il a aussi sagement choisi d'emprunter le moins fréquenté. Comme il le devait, là où les mots de Frost sont devenus les siens :

*Two roads diverged in a wood, and I
I took the one less traveled by,
And that has made all the difference...*

Et cela fait toute la *différence*.

Gerard Malanga, Hudson, NY, 29:I:16

Le corps illimité: note sur les années de formation

Postface de Julien Mérieau

Sur les formulaires administratifs, j'écris toujours photographie. De la sorte, je me présente aux autres ainsi qu'à moi-même. Cependant, ce statut ou cette définition enferment un malentendu, voire un conflit porteur. Car dans la fleur de l'âge ce que je visais était la poésie, peut-être aussi la musique, domaines voisins à mes yeux. Le sacrifice de mes études, la mise à distance de toute vie sociale, les heures, les journées, les semaines et les années dédiées à ces travaux, celui d'un Art Poétique, n'ont pourtant pas donné grand-chose, si ce n'est quatre ou cinq vers qui se déploient à leur façon, après plus d'une décennie de travail, le corps vissé au bois de la table :

*Au cirque naissant / Tracteur! / Immobile occulte les
fumées / Corps circulaire au centre voilé / Glaise où l'on ment /
Refaire bouillir l'été / Ecrase la mère acide / Entre tes doigts d'enfant*

Au cours de cette période, je suis entré en photographie. À tort ou à raison la chose me fut facile, sans questionnement car je ne connaissais aucun maître en la matière dont je puisse redouter le pouvoir dissolvant comme les ombres portées. Ni *Variations de Goldberg*, ni *Saisons en Enfer*, ni *Crimes ni Châtiments*, ni *Journal* de Kafka pour me faire peur et me décourager. Ainsi, réaliser un grand portrait, un nu renversant, ou une photo de composition me semblait autrement plus accessible que d'inventer quelque chose comme les pièces fantastiques de Robert Schumann ou le *Requiem Allemand* de Johannes Brahms, idem pour les guitares de Nick Drake ou les mondes proprement incroyables issus de la musique industrielle.

À ma droite, j'avais à l'esprit le style des grands auteurs, du côté de la phrase, de l'obsession de la phrase, à ma gauche, ces « maîtres » de musique dont les œuvres m'avaient profondément nourri, depuis les classiques des siècles anciens (Claudio Monteverdi) jusqu'aux tenants de la « pop culture » ou même du « show business », avec une prédilection cependant pour les musiques d'avant-garde, les albums et expériences obscurs, pour la plupart inclassables, réservés semble-t-il à une élite plus réduite encore que celle des musiques classiques ou contemporaines.

Autant je vénérerais le métier du style en toute littérature, et par ailleurs, le moindre accord plaqué sur un clavier m'ouvrirait un monde inaccessible, brûlant, avec une sorte de frisson définitif, autant la photographie, pour le peu que j'en savais me semblait presque toujours mal composée, tristement évidente et très généralement toujours à hurler de rire ou de désespoir. La belle image, étant probablement ce qui existe de pire, me semblait encore ce qu'on trouvait de meilleur, encadrée

E R A R D M A L A N G A

24:vi:2000

Dear Julien,

First off, I want to say that I would be delighted--no, more than delighted--inspired, in fact, to write a ^{ent}text delineating your photographs and I have already given serious thought to what I might say. I think I've come to understand your photography more through your letters to me than to any one picture you may have made, simply that the dynamic you've set up for yourself has more to do with existentialist concepts than with the actual slides of pictures before me. After all, it was you who said to me back in '98 in Pornic, that "slides exist for the time they're projected." I found it a curious remark at the time and well worth remembering, which I feel permeates that part of your work that lends itself to a 2nd and 3rd generation slide process and of the varied processes from which all your work is derived. So your sensibility is akin to a kind of elusive poetry than to any linearity of prose. And, you yourself, have a way with words that attest to the deep conviction of what it is you want to do, yet cannot articulate except through the randomness of how each moment is discovered and then post-visualized through whatever means possible, whether it be the grainy & scratchy surface of a slide or the unstabilized texture of photocopy. It's almost as if you were making photographs of nothingness, as if each image had the neutral capacity to project an articulation of the unseen. It's like you're scavenging for the images that ultimately get collected (even assimilated into your psyche). But that is the mystery surrounding your work and creative habits.

Continue doing what you're doing without a moment's hesitation. Be optimistic in the face of all hopelessness. Your work will survive you, but can you survive your work? Avoid the cynicism of Rimbaud, the nihilism of Baudelaire. You are truly Modern. And never... I say never fall into complacency--photography's enemy. Even I have been victim to this bottomless trap. Be clear at the onset and move off from that.  All the work to pile up, so you will lose all memory of its beginning. Remain in the middle. Remain active.

Over + out,
Xy Jarrod

221 Mott Street, #8
New York, NY 10012, USA.